

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . . 15.00 Six mois. . . 26.00 Un an. . . 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . 15 fr. La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental)

Table with 2 columns: Date (24 MAI, 25 MAI) and various financial values (e.g., 3 0/0, 4 1/2, Emprunts).

Service particulier du Journal de Roubaix.

Table listing various actions and their values: Banque de France, Société-géné., Crédit foncier, etc.

DEPECHE COMMERCIALES

New-York, 25 mai. Change sur Londres, 4,88 0/6; change sur Paris, 5,13 3/4.

Havre, 25 mai. Ventes 600 balles, demande décidément meilleure, prix raffermisants.

Liverpool, 25 mai. Ventes 12,000 balles, marché ferme.

New-York, 25 mai. Cotons : 11. Recettes de six jours, 10,000 b.

ROUBAIX 25 MAI 1877.

Cinq mois de délai

Rien ne prouve mieux les inquiétudes sérieuses du parti républicain et radical, que la manœuvre qu'il emploie en ce moment.

On comprend facilement la raison de cette tactique; les radicaux redoutent de voir un gouvernement conservateur administrer le pays durant cinq mois sans que les débats parlementaires puissent le troubler, exciter et entretenir les passions politiques.

PAUVRE CATARGY

Pauvre Catargy ! à l'époque où je l'ai connu, il était vieux déjà : il avait pris sa retraite à Nancy. Il me semble encore le voir, se promenant, les deux mains derrière le dos, sur la terrasse de la Pépinière; il s'arrêtait tous les dix ou douze pas, murmurait quelques mots à voix basse, puis reprenait le cours de sa promenade.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :

Annonces : la ligne. . . 75 c. Réclames : . . . 30 c. Faits divers : . . . 50 c.

On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

respect de l'autorité dans l'administration; il va faire respecter les règles hiérarchiques; il va faire taire les tyranniques des villes et des villages; il va faire interrompre ce travail de décomposition sociale qui est l'œuvre parfois inconsciente des républicains!

Nous croyons que le gouvernement et le pays ont tout à gagner à laisser s'écouler entièrement les délais que la Constitution a établis. Plus on attendra, plus on peut espérer de résultats excellents.

Ce n'est pas trop de cinq mois, en effet, pour réparer le mal accompli dans les dernières années, pour arrêter l'entraînement irréflectif d'une partie de la nation qui malheureusement a trop souvent confondu la république avec les républicains et ne s'est pas aperçue que la première peut durer pacifiquement, à la seule condition que les seconds ne détiennent pas le pouvoir.

ALEXANDRE VATEAU.

On lit dans l'Univers :

Nous sommes en mesure de démentir le bruit de l'expulsion de don Carlos, dont il est question dans les journaux radicaux de ce matin. Nous tenons de source sûre qu'aucun ordre émanant du gouvernement, ou de qui que ce soit, n'a été reçu par le duc de Madrid.

La catastrophe de la Revanche

Le Courrier de Lyon publie la lettre suivante, écrite par un mécanicien de la Revanche, échappé par miracle à la catastrophe : A bord de la Revanche, le 17 mai 1877, en rade de Toulon.

se préparait, comme de coutume, à quitter la rade de Villefranche pour faire ses évolutions au large; il était dix heures un quart du matin; nous venions de balancer la machine; j'étais avec trois de mes camarades au voisin de la mise en train; on donna l'ordre, par le porte-voix de la machine, de nous préparer au départ; tout l'équipage était aux barres du cabestan pour débrayer l'ancrage.

Soudain une forte détonation se fit entendre dans la salle des chaudières; un violent courant d'air brûlant échoyait tous les quinze de la machine et nous laissa dans une obscurité profonde; des cris de douleur retentissaient partout; le redoutable sautoir-qui-peut jeta l'épouvante parmi nous; et avant d'être jetés par la vapeur, je grimpai, sur le pont; l'effroi était plus grand encore qu'en bas; le souvenir du Magenta et du Forfait était encore trop récent parmi nous; aussi, près de deux heures de temps, nous nous cramponnâmes, où ils furent sauvés par les balanciers de l'équipage, qui arrivèrent rapidement à notre secours.

À cet instant de panique générale, le commandant fit sonner à l'infini général; nous descendîmes en la machine dans la machine pour mettre bas les feux.

Nous commençâmes par relever les malheureux blessés qui gisaient sur le charbon, affreusement mutilés; on les monta dans la batterie, qui fut bientôt transformée en ambulance.

On releva un second maître mécanicien qui était chef de quart devant les feux; il était mort et tellement brûlant qu'on fut obligé de l'arroser pour le monter à l'hôpital.

Le danger était pressant; chacun de nous fit son possible et rivalisa de zèle et d'ardeur pour la sûreté générale; le capitaine de frégate nous donna lui-même l'exemple pour éteindre les feux; les manches retroussées, il fouilla comme nous dans les cratères de charbon incandescent; nous nous efforçâmes de soulever empoisonnée de poussière, d'une forte chaleur, et dans l'eau bouillante jusqu'aux chevilles.

L'exemple de nos intrépides officiers, le sang-froid et le courage de nos braves matelots, relevèrent notre courage abattu; nous les suivîmes et nous nous efforçâmes de soulever empoisonnée de poussière, d'une forte chaleur, et dans l'eau bouillante jusqu'aux chevilles.

À pleins seaux nous ramassâmes des peaux de pieds et de mains décapotées, des chairs sur l'eau bouillante à une température de 120 degrés; partout des débris humains; c'était affreux.

Dans la batterie, le spectacle était pitoyable; on voyait les malheureux victimes (une quarantaine) complètement nues; c'était révoltant de voir ces corps humains, dépouillés de leur peau, se tordre sous d'affreuses souffrances et poussant des cris déchirants; les hommes de l'art de l'escadre avec leur personnel et assistants de soins, se partageaient les douleurs de nos malheureux camarades.

La frégate cuirassée la Provence fut chargée de nous remorquer; elle vint au devant de nous, et pour comble de malheurs, elle engagea dans son hélice ses grélin de remorque; il fallut qu'un plongeur, vêtu de l'appareil Rouquairol, travaillât deux heures pour couper les grélin. Pendant cet accident, la Provence nous avait abordés à tribord; un des porte-manteaux de sa chaudière à vapeur fut tordu et une partie de la galerie d'arrière fut enlevée.

Aussitôt que la Provence eut terminé, elle nous prit à la remorque, cette fois, avec plus de bonheur; et aussitôt que l'ancrage fut sorti, elle mit le cap sur Toulon.

Je crois que le malheur était sur nous; nous étions encore en vue de Cannes que le ministre se mit à nous écrire; nous nous amares se rompirent sous l'effort du vent.

Nous avions vent debout, on amara les voiles au plus près du vent; on prit deux ris dans les huniers, on borda les basses voiles, on hissa les focs, et nous partîmes tout doucement en dérivant un peu.

La tempête continuant, on se décida vers sept heures et demi à allumer quatre chaudières malgré l'extrême répugnance que nous avions tous, après le désastre qui nous était survenu; enfin encouragés par nos chefs et en vue du danger du mauvais temps, nous nous décidâmes à mettre le feu à 16 fourneaux, et nous marchâmes à soixante centimètres de pression.

Les bruits de la puissante machine couvraient les râles des mourants, qu'on emportait à chaque instant; lorsque la Revanche arriva à Toulon (3 heures du matin), la mort avait moissonné vingt-deux victimes.

On mouilla des voiles à l'hôpital Saint-Mandrier; on débarqua les morts mourants et blessés; puis, de là, la Revanche accosta aux cales à charbon, pour vider ses soutes.

Le malheur voulut qu'il passât quatre fois par jour, en allant et en venant de la pension, devant la boutique du premier horloger de la ville. Il y avait à l'étalage une série de montres en or de fort jolis modèles: une surtout fascinait Catargy. Chaque fois il s'arrêtait et, sous le prétexte d'admirer une pendule représentant Mazaepa attaché sur un cheval de bronze, il avait toujours un œil sur la petite montre charmeuse.

L'horloger, du fond de son magasin, voyait ce manège, et, flairant une proie prochaine, souriait dans sa barbe. Un matin, en effet, Catargy, le cœur battant à tout rompre, entra précipitamment dans la boutique: — Monsieur, dit-il, je voudrais me défaire d'une montre de famille et désirerais l'échanger contre une montre plus... plus moderne.

— Très-bien, monsieur, voyons cela. — Combien vaut-elle! dit timidement Catargy, en mettant sa montre dans les mains de l'horloger.

Celui-ci sourit à la vue du petit monument, fit sauter les clavettes qui retenaient les charnières, et enlevant le verre de son encaustrement, mit l'argent sur un plateau de balance. Monsieur, dit l'horloger, cela vaut 12 fr. 50; quant au mouvement, à moins de l'envoyer au musée des antiquités...

Le matin, tout l'équipage en grande tenue et remorqué dans ses embarcations par des canots à vapeur, put débarquer à l'hôpital Saint-Mandrier, de l'autre côté de la rade, pour rendre les derniers devoirs à vingt-six de nos malheureux camarades, tombés en accomplissant leur devoir avec honneur.

Il y avait 26 cercueils rangés dans la cour de l'hôpital; nous portâmes les restes mortels de nos amis à la chapelle qui avait été dressée en plein air; la messe et l'absoute furent dites par l'aumônier de la Magenta.

Le cortège, formé de deux files de treize cercueils, se dirigea vers le cimetière, situé sur la colline qui domine la mer (cap Cépeli). Le préfet maritime était représenté par le contre-amiral Dupin de Saint-André, major général de la flotte, entouré de son état-major.

Le commandant Lespes (Revanche), entouré de ses officiers, les officiers de la division, l'équipage de la Revanche et beaucoup de marins dont les bâtiments nous avaient escorté et formaient un immense cortège.

Arrivés à la fosse, les cercueils furent déposés dans l'allée, et le commandant Lespes, la voix entrecoupée de sanglots, fit ses adieux à ses marins en des termes qui arrachèrent des larmes à tous les spectateurs rangés en silence autour des cercueils.

Aucun mouvement militaire n'eut lieu; un peloton de l'infanterie de marine, commandé par un sergent, marchait en tête du cortège, le canon du fait incliné vers la terre.

Nous avons encore 10 victimes à accompagner à la dernière demeure. Voilà, cher Eugène, le danger auquel j'ai échappé; la mort était vraiment horrible à affronter; je m'en souviendrai longtemps.

Correspondance d'Orient.

Un de nos amis de Paris nous écrit: Des lettres d'Athènes et de Constantinople m'apportent des renseignements sur les conflits de race qui se préparent en Turquie, et peuvent éclater d'un moment à l'autre. Il ne s'agit pas des Musulmans et des Chrétiens dans leur antagonisme religieux, mais des Grecs, des Bulgares, et des Slaves.

Les Grecs sont prêts, nous écrit-on, à se porter contre les Bulgares de Macédoine, s'ils tentent une insurrection, comme ceux-ci y sont poussés par les agents moscovites.

Si les Russes passent le Danube et refoient les Turcs au-delà des Balkans, les Bulgares s'insurgeront et se saisiront du gouvernement des provinces, où ils sont en majorité, en attendant que les puissances interviennent, comme ils l'espèrent, pour le règlement final.

Le projet d'alliance Greco-Slave, dont le bruit avait couru, est énergiquement démenti. Les Grecs n'entendent rien faire qui favorise les armes russes. C'est à cette ferme volonté partagée par tous, qu'il faut attribuer l'attitude paisible des Crétois.

Pendant, ils n'entendent point renoncer à leurs privilèges et à la constitution particulière, qui leur fut accordée à l'issue de leur dernière insurrection. Ils demandent sa complète application avec de certaines extensions qui leur avaient été promises. Ayant refusé d'envoyer des députés à l'Assemblée de Constantinople, ils ont eux-mêmes réuni leur Assemblée locale, et ils attendent au repos la confirmation des anciennes promesses, et l'adhésion aux vœux exprimés.

De son côté, le gouvernement hellénique prend d'énergiques mesures pour qu'aucune bande ne passe la frontière, et ne commette aucune violation du territoire ottoman. Les bruits qui nous étaient parvenus sur une tentative de ce genre, nous sont démentis.

L'on avait répandu la nouvelle, en Grèce et dans les provinces grecques, qu'une flotte russe avait pénétré dans la Méditerranée, et naviguait vers les parages Crétois, mais cette nouvelle à laquelle on a cru, n'a pas changé les dispositions des populations.

Le gouvernement hellénique est pourtant très-justement alarmé de la menace de l'envahissement de l'Épire et de la Thessalie par les populations ottomanes chassées des provinces slaves, et il aurait fait, à ce sujet, des représentations à la Porte, qui paraissent avoir été peu écoutées.

L'arrivée de ces musulmans dans ces provinces pourrait être le signal d'un soulèvement des chrétiens, et de l'entrée en lice forcée de la Grèce.

L'on peut attendre tout de l'incapacité politique et du sot orgueil des Turcs.

Il est dépendu d'eux, dès l'origine du conflit, de s'assurer des Grecs et de la Grèce, et d'y trouver un élément auxiliaire, quand ils pourront y rencontrer, au contraire, un élément destructeur.

Le soulèvement de l'Hellade sera la fin de la Turquie, car il n'est pas à croire que les puissances veulent, et puissent, quand elles le voudraient, ressusciter le fantôme Ottoman, après qu'il aura expiré dans cette dernière convulsion.

LETTRES DE PARIS

(De notre correspondant particulier.)

Paris, 24 mai. Le conseil des ministres s'est réuni, ce matin, à l'Élysée, sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon, et a examiné le mouvement sous-préfectoral, dont l'élaboration est terminée. D'après ce qu'on m'assure, ce mouvement aurait reçu l'approbation des ministres et paraîtrait, demain, dans le Journal officiel. Il est fort étendu. Après les sous-préfets viendront, à bref délai, les secrétaires généraux, puis les maires à la nomination du gouvernement. Il est certain que l'on poursuit une transformation, de fond en comble, du personnel, et on ne cache pas qu'on agit ainsi en vue des élections possibles pour ne pas dire inévitables.

A ce propos, il est assez amusant de voir l'Indépendance belge, dont la correspondance est toujours rédigée sous l'influence d'un ministre tombé, affirmer que les députés qui n'ont pas signé le manifeste des gauches, ont la promesse d'être candidats officiels aux prochaines élections. Je dis que l'assertion a un côté amusant, parce qu'il n'est ignoré de personne dans le monde politique que pour décider les membres du centre gauche à adhérer au manifeste des gauches, il leur a été promis que les gauches appuieraient leur candidature.

S'il y a eu une candidature officielle promise, c'est donc du côté des gauches et il est assez plaisant de voir celles-ci reprocher, au gouvernement, un engagement qu'il n'a point pris, et que l'opposition s'est empressée, pour sa part, de contracter.

Au fond de ce verbiage, il y a une chose vraie. C'est qu'un grand nombre de membres du centre gauche n'ont pas, par crainte de leurs collègues, osé refuser leur signature au manifeste. Mais au fond, ils espèrent bien que M. Gambetta sera battu, dans la lutte engagée avec le Maréchal. Et c'est, hier, des événements, avec un député du centre gauche, qui a signé le manifeste, et qui représente un important arrondissement de l'Ouest. Or, comme j'allais le quitter, se penchant à mon oreille, le député soupira: « Hélas! que deviendront-nous si le Maréchal était battu! » Croyez bien que c'est là un sentiment beaucoup plus généralement répandu

dans le centre gauche qu'on ne serait tenté de le supposer d'après les manifestations extérieures du parti.

C'est parce que les chefs de la gauche et spécialement M. Gambetta ne se font aucune illusion à cet égard, qu'on cherche, en ce moment, à faire opérer à l'amée radicale un changement de front. Les premiers jours, on disait hautement que la lutte était entre M. Gambetta et le Maréchal, que celle-ci devait avoir pour conséquence sa démission. On n'ajoutait pas, mais on laissait à entendre que M. Gambetta serait alors le seul Président possible.

Or, on n'a pas tardé à s'apercevoir que le nom de M. Gambetta faisait mauvais effet. C'est alors qu'on a commencé à prononcer les noms de MM. Grévy et Thiers, le premier pour les timides de la gauche, le second pour les hésitants du centre gauche. M. Grévy ne refuserait peut-être pas, le cas échéant, mais son indolence naturelle permet de penser qu'il ne ferait pas suffisamment d'efforts pour arriver au but. Il n'en serait certainement pas de même de M. Thiers, et je vous ai cité hier, à ce sujet, un mot tout à fait caractéristique de l'ex-Président.

Les gauches, du reste, ne négligent aucun moyen pour tâcher d'ébranler le Cabinet, et les fausses nouvelles se succèdent avec une fertilité tout à fait remarquable. Les démentis une à une seraient trop long, il suffira de citer les principales. Ainsi, lorsqu'on vient prétendre que le duc Decazes se tient, vis-à-vis de ses collègues, dans une attitude de réserve quasi hostile; lorsqu'on affirme, notamment, qu'il n'assiste au conseil que lorsqu'il doit y être question de l'extérieur, on dit tout à la fois une chose fautive et une chose désraisonnable. D'une part, M. le ministre des affaires étrangères assiste à tous les conseils et, d'autre part, dans la situation actuelle de l'Europe, il n'y a guère possibilité que les ministres soient réunis sans qu'il soit question des complications extérieures.

Inexact également tous les bruits de dislocation prochaine du Cabinet, fondés sur la prétendue hostilité de l'extrême droite. Cette hostilité n'existe pas; s'il y a quelque froideur, elle est le fait de quelques légitimistes isolés, mais point du gros du parti, parfaitement décidé à soutenir le cabinet, du moment qu'on a la certitude de ne travailler ni en faveur des bonapartistes, ni en faveur des orléanistes.

Ce dernier mot m'amène à parler de la conception la plus extravagante, peut-être, qui soit née ces jours-ci dans l'imagination des journaux de gauche. Le Bien Public annonçait gravement, hier soir, que deux membres du cabinet, avec l'assentiment de la droite, ont engagé des négociations pour obtenir de M. le comte de Chambord qu'il abdiquât en faveur de M. le comte de Paris. D'abord, il n'a été ouvert aucune négociation de ce genre; ensuite, il n'est pas un de ceux qui ont l'honneur de connaître le chef de la maison de Bourbon, qui put un seul instant songer à formuler une proposition de ce genre. M. le comte de Chambord se considère moins encore comme un roi de « droit » que comme un roi de « devoir ». Jamais il n'abdiquera, jamais il ne souffrirait même que la question soit discutée.

Un journal conservateur de province, le Charentais, a eu l'idée de reproduire des fragments de circulaire de plusieurs députés qui se sont fait élire, en protestant de leur attachement au gouver-

ment le tout à Catargy, qui sortit et rentra précipitamment chez lui. Arrivé dans sa chambre, Catargy s'assit à sa table, prit la montre, la palpa dans tous les sens, en admirant la finesse des aiguilles et les guillochures du boîtier. Puis, mettant le crochet de la chaîne à une boutonnière de sa tunique, il se plaça devant son miroir, tira et remit sa montre à plusieurs reprises. Son bonheur était complet, sa chambre lui parut plus belle, il éprouva bientôt le besoin de prendre l'air et il sortit; dans les rues il s'arrêtait devant les grandes glaces des magasins, qui reflétaient son image et tirait sa montre comme s'il eût voulu savoir quelle heure il était.

À la nuit tombante il rentra chez lui et, pour la première fois, s'enferma à clef; N'avait-il pas maintenant de quoi tenter les voleurs.

Il alluma sa bougie, planta un clou au dessus de sa table de nuit et accrocha sa montre qui, à la lumière, lui parut entourée d'étoiles; la petite charmeuse semblait lui faire les yeux doux; il se coucha, mais son sommeil fut agité.

— Hélas! se disait-il, je ne puis la conserver, je la reporterai demain.

— Ah! je pourrai la rapporter? — Parfaitement... parfaitement.

L'horloger mit la montre dans une petite boîte, sur un lit de ouate, et re-

mit le tout à Catargy, qui sortit et rentra précipitamment chez lui. Arrivé dans sa chambre, Catargy s'assit à sa table, prit la montre, la palpa dans tous les sens, en admirant la finesse des aiguilles et les guillochures du boîtier. Puis, mettant le crochet de la chaîne à une boutonnière de sa tunique, il se plaça devant son miroir, tira et remit sa montre à plusieurs reprises. Son bonheur était complet, sa chambre lui parut plus belle, il éprouva bientôt le besoin de prendre l'air et il sortit; dans les rues il s'arrêtait devant les grandes glaces des magasins, qui reflétaient son image et tirait sa montre comme s'il eût voulu savoir quelle heure il était.

À la nuit tombante il rentra chez lui et, pour la première fois, s'enferma à clef; N'avait-il pas maintenant de quoi tenter les voleurs.

Il alluma sa bougie, planta un clou au dessus de sa table de nuit et accrocha sa montre qui, à la lumière, lui parut entourée d'étoiles; la petite charmeuse semblait lui faire les yeux doux; il se coucha, mais son sommeil fut agité.

— Hélas! se disait-il, je ne puis la conserver, je la reporterai demain.

— Ah! je pourrai la rapporter? — Parfaitement... parfaitement.

L'horloger mit la montre dans une petite boîte, sur un lit de ouate, et re-

mit le tout à Catargy, qui sortit et rentra précipitamment chez lui. Arrivé dans sa chambre, Catargy s'assit à sa table, prit la montre, la palpa dans tous les sens, en admirant la finesse des aiguilles et les guillochures du boîtier. Puis, mettant le crochet de la chaîne à une boutonnière de sa tunique, il se plaça devant son miroir, tira et remit sa montre à plusieurs reprises. Son bonheur était complet, sa chambre lui parut plus belle, il éprouva bientôt le besoin de prendre l'air et il sortit; dans les rues il s'arrêtait devant les grandes glaces des magasins, qui reflétaient son image et tirait sa montre comme s'il eût voulu savoir quelle heure il était.

À la nuit tombante il rentra chez lui et, pour la première fois, s'enferma à clef; N'avait-il pas maintenant de quoi tenter les voleurs.

Il alluma sa bougie, planta un clou au dessus de sa table de nuit et accrocha sa montre qui, à la lumière, lui parut entourée d'étoiles; la petite charmeuse semblait lui faire les yeux doux; il se coucha, mais son sommeil fut agité.

(A suivre).